

La pression des impôts la conduisait à accepter des piges, des articles, des préfaces où elle dispersait sa plume. Sollicitée par un petit éditeur séduisant ou généreux, elle lui avait remis un commentaire sur un tableau, pour une anthologie, d'une dizaine de feuillets. Malhonnête, le type avait agrémenté le texte d'illustrations, grossi la typographie comme s'il destinait l'ouvrage aux malvoyants avant d'imprimer le tout à des dizaines de milliers d'exemplaires de ce qu'il annonçait comme LE nouveau Sagan. Son stratagème outrait Françoise, évidemment, placée devant le fait accompli. Elle était

tenue par un gros contrat en cours chez Gallimard qui se préparait à sortir son prochain livre, à grand renfort de publicité : *De guerre lasse*¹³. Le margoulin répondait avoir acheté un texte à madame Sagan et être libre de le commercialiser à sa guise, rien ne l'en empêchait légalement. Le torchon brûlait et Françoise était désespérée par cette spéculation.

Son éditrice Françoise Verny, ce dragon, crachait des flammes. Dans le paysage culturel, les figures semblables à Françoise Verny ont disparu tels les dinosaures, balayées par l'ère des gestionnaires. Verny faisait la pluie et le beau temps dans l'édition des années quatre-vingt, quatre-vingt-dix, fixant les prix et découvrant des talents. Une forte femme vêtue d'une robe moulante noire, sous une tête de boxer, lippue, l'œil aussi noir que les cheveux. Avec son cabas devant chez Gallimard, on aurait cru la mère Michel. La nuit, elle lisait la Bible. La journée, elle buvait. Tous les gens de lettres se pressaient pour avoir rendez-vous plutôt le matin, entre 10 et 13 heures, car, une fois le déjeuner passé, Verny commençait d'être ivre. À 14 heures, son débit devenait pâteux, à 15 heures, elle titubait, à partir de 16-17 heures, elle pouvait abreuver d'injures n'importe qui, y compris Antoine Gallimard, le patron. Le lendemain, la même journée recommençait, effaçant la veille. Salons du livre et cocktails ne se comptaient plus où il avait fallu évacuer Françoise Verny, à quatre

13. Gallimard, 1985.

pattes entre les piles de livres, hagarde, ne reconnaissant plus personne ou traitant Jean d'Ormesson de « bas du cul ». C'était une grande professionnelle, d'un flair exceptionnel, à la fois douée pour les coups éditoriaux et respectueuse des véritables écrivains, délicieuse à jeun mais infernale imbibée.

Compte tenu du barouf, Françoise Verny m'appelle un jour, sur les coups de 16 heures.

– Dis donc, ton enculée de copine, qu'est-ce qu'elle a encore foutu, tu te rends compte que ça va pourrir la promotion, c'est une catastrophe, entre notre livre de 250 pages à 100 balles et la petite merde pas chère, les gens vont acheter quoi, tu crois ? Mais qu'est-ce qu'elle nous fait chier !

Son ton m'a effaré, je pensais l'édition plus policée, mais au moins savait-elle résumer une situation.

Réunion d'urgence chez Sagan, rue de l'Université.

L'écrivaine renifle nerveusement dans le canapé. Par chance, Verny n'est pas dans un trop mauvais jour. Que faire ? Le livre parasite ne doit pas paraître. Les avocats ne pensent pas pouvoir le faire interdire. Les services juridiques de chez Gallimard ont préparé un contrat de renonciation. L'idéal serait de le faire signer à l'éditeur indélicat, le menacer des foudres de la justice, personne n'y croit vraiment.

Je reste seul avec Françoise.

– Vous savez où il habite, ce type ?

– Oh, schhneeuu, oui, à deux pas.

– On y va.

– Comment ?... Schneuuuu, tout de suite, vous croyez vraiment ?

– Prenez votre manteau, on y va maintenant.

Elle m'a jeté un de ces regards en biais au fond duquel brillait une lueur d'espièglerie. Sur un hochement de tête, cigarette en l'air, elle est partie se donner un coup de peigne, prendre un manteau et son sac.

– Banco, soit sage, on revient, ne va pas croquer les franges du canapé, bandit !

Et nous voilà partis dans ma Ferrari chez l'éditeur félon.

Elle ne disait rien, moi je grognais. Avec son sac sur les genoux, les yeux brillants, Françoise avait l'air de filer à la projection d'un film louche.

– Schnneueu, quel roman dites donc !

Au bas de l'immeuble, nous sonnons. Pas de réponse. À l'époque, les syndics utilisaient encore des dates fameuses et faciles à retenir pour verrouiller les accès. 1789, 1515, 39-45. Je tape 1789, sans y croire. *Clic*, la porte s'ouvre. Un miracle. Françoise en reste coite. Je joue le blasé.

Nous nous engouffrons dans l'escalier. Troisième étage. Je colle l'oreille à la porte. Pas un bruit. Je sonne. Personne. Je n'hésite pas longtemps, je trifouille la serrure avec une lime à ongles que me tend Françoise, la porte, juste claquée, s'ouvre.

– Vous alors, les portes vous aiment !

J'entre, Françoise sur les talons, dans ses escarpins. J'allume, la première chose que nous voyons jaillir du noir est un tas de son livre-opuscule, la toute première livraison, prête à partir en service de presse.

– Je vous en dédicace un, Marc, vous voulez ?

L'appartement est splendide, le type n'a même pas l'excuse d'être pauvre. Nous décidons de l'attendre. J'éteins afin de ne pas alerter notre cible à son retour et nous nous asseyons côte à côte sur un petit canapé de l'entrée. Rien ne bouge. J'entends Françoise respirer et reniffler.

– Ça va, Françoise ?

– Tout à fait, *snif*.

– Vous voulez aller m'attendre dans la voiture ?

– Non non non. Je ne déserte pas, à condition que vous me trouviez un briquet. La nuit tombe.

– Françoise ?

– Vouï ?

– Vous ne devriez pas signer avec ce genre d'escroc, quand même.

– Je sais, mais... pchneeuu, je n'avais pas trop le choix. Il m'a payé la moitié de mes droits d'auteur, d'avance, en... ffffloque.

– Quoi ?

– Bah, en coke.

Elle me l'a dit d'une toute petite voix.

– Ah, je vois. Mais quel porc, ce type !

Je bouillonne.

– Il est chnneneneueue...

– Pardon ?

– Il est charmant cet appartement, vous ne trouvez pas ?

– Non.

– Vous avez raison, en fait, c'est snob.

Nous avons attendu deux heures, sans bouger, tapis dans le noir. Mi-angoissés, mi-rigolards. Sagan tirait cigarette sur cigarette, la braise illuminait un instant son visage. Je la vois encore, comme si elle fumait devant moi.

– Peut-être est-il parti, pchhheeeuuu, je ne sais où, au ski.

– Vous êtes vraiment obsédée par la poudre.

Chaque fois que la minuterie s'allumait dans la cage d'escalier, ouvrant un rais de lumière sous la porte, je me dressais, tendu comme un arc.

Qu'est-ce que ça ne fait pas faire, quand même, la littérature, je n'aurais jamais cru. L'ascenseur s'est arrêté à l'étage. Des pas se sont rapprochés, une clef a tourné dans la serrure.

Un type est entré, assez grand, avec sa greluche derrière lui. Évidemment, notre présence l'a choqué mais il a assuré, nous prenant de haut en demandant sèchement comment nous étions entrés. Sans lui laisser le temps d'en dire plus, je lui ai collé un pain qui l'a projeté contre le mur. Tout s'est passé très vite, sans un cri, j'ai refermé la porte, sa femme s'est jetée sur moi, toutes griffes dehors, je lui en ai collé une à elle aussi qui l'a envoyée valdinguer au bout du vestibule.

Derrière moi, j'ai entendu Sagan chouiner.

– Restons calmes, Minou.

Terminé Minou, ce n'était plus ni l'heure ni le lieu, place aux hommes.

J'ai empoigné le type par le colbac, à le soulever contre le chambranle.

– Écoute-moi bien, sac à merde, je ne te connais pas, mais toi tu vas vite me connaître, je suis pas de l'édition, si tu ne brûles pas tous ces livres, si tu essaies d'en vendre un seul, je te jure, tu vas t'en vouloir, je vais te faire casser les deux jambes, tu ne sauras même pas d'où ça vient, tu ne t'en remettras jamais.

Sagan, dans un coin, restait interloquée. De l'autre côté, la bonne femme se massait la joue, terrorisée. Le mec a changé d'allure, rabaisé son caquet, ses yeux en panique se demandaient si je n'allais pas sortir un flingue de mon imperméable pour le buter sur place. Sagan a farfouillé dans son sac à toute vitesse pour déplier le contrat de renonciation en toussotant. Dialoguer était superflu. L'éditeur l'a signé dans la foulée, sur la preuve même de son délit, le tas de livres. J'ai fourré le papier dans ma poche. Mission accomplie, repli de l'équipe d'intervention. Sur ce, Françoise et moi sommes repartis comme on abandonne les lieux d'un braquage, rapidement et sans un mot.

À peine sortie de l'immeuble, elle s'est pétrifiée au milieu du trottoir.

– Ouh, non, Minou, j'ai oublié mon sac !

Aussi sec, je suis remonté, j'ai sonné, le mec a ouvert...